

Zeitschrift: Ethnologica Helvetica
Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft
Band: 17-18 (1993)

Artikel: La construction de l'alcoolique entre nature et culture
Autor: Fainzang, Sylvie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1007605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La construction de l'alcoolique entre nature et culture

Qu'est-ce-qu'un alcoolique? Comment se définit-il? Comment les autres le définissent-ils? Où se situe la frontière entre le consommateur normal et le consommateur pathologique? Pour répondre à ces questions et dégager les éléments constitutifs de la construction de l'alcoolique, nous avons cherché à comprendre les critères en fonction desquels d'anciens consommateurs d'alcool se définissaient comme d'anciens alcooliques et ceux en fonction desquels leurs conjoints les considéraient comme tels.

L'enquête¹ a été conduite en France, principalement dans la région parisienne, de 1991 à 1992, auprès des membres d'une association d'anciens buveurs: *Vie Libre*. Ce mouvement, totalement laïque, a élaboré sa propre théorie de l'alcoolisme qu'il diffuse à ses membres à travers ses publications. *Vie Libre* envisage ainsi l'alcoolisme comme une maladie dont les causes sont sociales (avec pour principales victimes les membres des milieux populaires, plus vulnérables et plus enclins à répondre aux sollicitations d'une «société qui fait boire»), mais dont la guérison est possible, doctrine résumée par le sous-titre que s'est donné le mouvement: «Guérison et Promotion des victimes de l'Alcoolisme et Lutte contre les Causes». Tout en alignant ses considérations et ses conseils de prudence sur ceux du milieu médical avec lequel le mouvement préconise de collaborer, la revue *Libres* (bimensuel de l'association) propose une définition de l'alcoolique qui se fonde sur la reconnaissance de signes ou l'identification de symptômes. A la question «comment reconnaît-on un alcoolique?», *Libres* répond par exemple: «c'est celui qui sert les autres pour se servir lui-même» ou «c'est celui qui a besoin de boire de l'alcool pour commencer sa journée», etc., autant de périphrases qui font écho à la définition que proposait dans les années 1950 le Dr. Fouquet, figure éminente de

¹ Cette étude a été réalisée avec le soutien de l'IREB (Institut de Recherches Scientifiques sur les Boissons).

l'alcoologie française, président fondateur de la Société Française d'Alcoologie, pour qui l'alcoolique est celui qui a «perdu la liberté de s'abstenir d'alcool» (Fouquet 1951: 232). Ce type d'identifications a pour but d'alerter les proches du buveur sur l'état de dépendance dans lequel il se trouve. Toutefois, elles sont essentiellement techniques. Elles caractérisent le dépendant en fonction de paramètres médicaux ou physiologiques. Or les sujets ont une autre manière de caractériser l'alcoolique et de déterminer où se situe la ligne de partage entre les consommateurs ordinaires (notion bien évidemment liée à la norme culturelle dans laquelle ils s'inscrivent) et les consommateurs pathologiques ou alcooliques. Buveurs et conjoints isolent des traits caractéristiques dont la mise en forme fournit une définition que l'on pourrait dire plus ontologique, bien que cette caractérisation ne s'effectue pas de manière similaire par les buveurs et leurs conjoints.

J'ai donc cherché à identifier les aspects qui caractérisent, aux yeux des buveurs, leur état d'alcooliques, ainsi que, parallèlement, les aspects qui les caractérisent comme tels aux yeux de leurs conjoints. L'hypothèse de départ, fondée sur une observation antérieure de ménages dont l'un des membres est alcoolique, était que non seulement le buveur et son conjoint ne parviennent pas à cette perception de manière simultanée mais qu'ils n'y parviennent pas non plus de manière identique, l'un et l'autre élaborant leur perception à partir d'éléments et d'événements différents de leur vie individuelle et familiale.

Pour mener cette enquête, je me suis appuyée sur deux types de matériaux: d'une part des *récits*² et des *témoignages* apportés par les membres du mouvement *Vie Libre*, en réunions ou dans la presse de l'association; d'autre part des *données brutes*, recueillies par observation participante, réunissant les propos tenus spontanément par les membres du groupe lors de discussions entre eux ou au sein de leur famille, leurs plaisanteries, leurs commentaires sur la conduite des autres, leurs confidences, etc.³

² Il s'agit de *récits de vie* recueillis auprès d'anciens buveurs et de leurs conjoints, vus séparément, proposant une lecture chronologique de l'événement-maladie.

³ La plupart des discours recueillis ont été formulés par les sujets à un moment où ils étaient déjà membres du mouvement. Dans ces conditions, il y avait lieu pour moi de les confronter à ceux d'individus n'appartenant pas au mouvement pour voir s'ils ne seraient pas le produit de leur adhésion à un schème conceptuel véhiculé par cette association. J'ai donc complété l'enquête par des données recueillies auprès de buveurs récemment sevrés et de leurs conjoints, les uns et les autres n'ayant pas encore intégré l'association. Cette

Deux remarques s'imposent ici: la première est que les sujets, bien qu'informés de la différence qui existe entre l'état d'alcoolique et l'état d'individu ivre (et du fait qu'il n'y a pas nécessairement correspondance entre les deux états), tendent à entretenir la confusion entre ivresse et alcoolisme, et à caractériser l'alcoolique en faisant référence à son état ébrieux. Pour respecter leurs représentations, nous avons pris le parti de retenir comme faisant partie d'un même et unique registre les traits décrits par les sujets comme caractéristiques de l'état d'alcoolique, puisque ce sont ceux qu'ils ont décidé de retenir pour le qualifier.

Il convient de noter en second lieu que les propos tenus par les buveurs sont toujours tenus *a posteriori*, c'est-à-dire après une prise de conscience leur ayant permis d'adopter une démarche thérapeutique: «*sur le moment, on ne s'en rend pas toujours compte. C'est après qu'on fait la différence*», faisait remarquer l'un d'eux. Pourtant si le buveur ne peut verbaliser ou expliciter la perception qu'il a de lui en tant qu'alcoolique *au moment où* il est alcoolique, cette représentation de lui n'en joue pas moins un rôle déterminant sur son avenir social et thérapeutique. La question de la définition et de la représentation de soi est tout à fait décisive dans la mesure où cette perception constitue souvent l'événement moteur du vouloir-guérir.

La caractérisation de soi comme alcoolique

La plupart des récits de vie livrés par les buveurs accordent une grande place à ce que le mouvement appelle le «déclic», c'est-à-dire aux conditions dans lesquelles le buveur prend conscience de son état et décide de «s'en sortir». Les alcooliques font souvent état d'un événement marquant qui les a conduits au «réveil». Ce «déclic» est généralement favorisé par la conscience d'une perte et la souffrance occasionnée par cette perte.

L'idée de perte est exprimée à travers des situations et des objets fort divers, relevant de niveaux différents: niveau matériel (par exemple perte d'un emploi), niveau affectif (par exemple perte d'un proche à la

confrontation m'a permis de constater que l'appartenance ou non au mouvement n'introduisait pas de différence sensible dans les représentations et la définition de l'alcoolique. C'est par conséquent d'un fonds commun de représentations largement généralisé qu'il s'agit.

suite d'un divorce ou d'un accident), niveau social et existentiel (par exemple perte de sa liberté liée à une peine de prison).

Toutefois, ce qui est apparu le plus décisif et le plus récurrent était la perte de sa dignité. Les récits font état d'une déchéance au sens littéral, c'est-à-dire d'une chute, dans un état inférieur. G. W., porteur dans les pompes funèbres, 48 ans, explique que lors d'un enterrement, *«on était tellement saouls qu'un de mes camarades est tombé dans le caveau avec le cercueil. La famille a porté plainte et j'ai perdu mon boulot»*. Cet épisode de la chute dans la fosse, allégorie de la chute morale de l'individu, est aussi celle de sa chute sociale puisqu'elle entraîne une autre perte: celle de son emploi, que G. W. présente comme étant à l'origine de sa clochardisation.

La question se pose alors de savoir comment cet état de déchéance se concrétise aux yeux des alcooliques. Que représentent ces notions de perte et de chute? Et comment s'objectivent-elles en eux?

Pour caractériser leur état d'ancien alcoolique, les sujets évoquent presque toujours en premier lieu la perte de leurs capacités physiques: *«après ma deuxième rechute, j'ai eu une phlébite, j'ai commencé à m'inquiéter, je ne pouvais plus marcher!»* (maçon, 55 ans). Perçu comme un des symptômes majeurs de leur état pathologique, le tremblement de leurs membres, fréquemment lié à l'état de manque, figure parmi les principaux éléments évoqués: *«où j'étais le plus malheureux, c'était le matin. Ça c'est vrai, le matin, j'étais malheureux, j'ai vu mes jambes trembler et tout, hein. Il y avait pas que les mains, il y avait les jambes, c'est dingue, hein, je ne tenais pas debout là. Moi je sais que j'en ai souffert, hein, de trembler et puis de me voir dans l'état où j'étais arrivé»* (ouvrier, 42 ans). Le tremblement est particulièrement redouté lorsqu'il est vu par l'Autre: *«je me levais, je tremblais, tout ça, vis-à-vis de Raymonde! Alors comme ça, je me suis dit: "il faut que je fasse quelque chose"»* (agent de police, 45 ans). Ce qui est mis en avant ici est l'état du buveur dans le regard de l'Autre: *«un dimanche que j'ai acheté le journal, y'avait Monique, je lisais ça devant elle et puis le journal il tremblait!»* (maçon, 50 ans). Le tremblement remarqué et désigné par le conjoint devient source de honte: *«et puis Lucienne, un jour, elle m'a dit: "tu trembles!"»*, déclare un ancien buveur, après avoir raconté avec force détails ses multiples exploits passés en matière de consommation d'alcool.

Ce n'est pas tant le fait d'être diminué que celui d'être perçu par l'Autre comme étant diminué qui dérange: *«j'ai vu que j'avais un problème quand j'ai commencé à avoir des tremblements. Le matin, je*

pouvais plus rentrer dans un bistrot parce que j'arrivais plus à lever un verre. Bon là, dès ce moment-là, la veille, je prévoyais pour le lendemain matin: j'achetais un litre de rhum, et je me calmais les nerfs avec ça pour partir au boulot, pour être bien dans ma peau. Le matin, je buvais deux bols de rhum, ça fait un demi-litre» (manutentionnaire aux Halles de Rungis, 45 ans). Conscient de son besoin physique d'alcool et par conséquent de sa dépendance, il refusera néanmoins d'être vu diminué par les autres, et commencera, à partir de ce jour, à boire seul⁴. *«Le matin je tremblais, mais je ne pensais pas que c'était l'alcool; il a fallu qu'un médecin me dise que ça venait de ça. Ça ne me gênait pas de trembler, au début, j'avais pas honte, rien du tout. Après j'avais honte parce que j'avais peur que les gens sachent que c'était ça, qu'ils reconnaissent que c'était ça, qu'ils se disent: "c'est un alcoolique pour trembler comme ça!"»* (livreur, 35 ans). Le tremblement est également perçu comme l'élément qui trahit l'alcoolisme du sujet et que celui-ci ne peut dissimuler au regard de l'Autre: *«Paulette, étant jeune, elle se rendait pas compte. Mais c'est après, quand elle a su que ça venait de ça, alors là, c'était la guerre!: "tu trembles!", qu'elle me disait.»* Le tremblement de la main est stigmatisé en tant qu'expression tangible d'une non-maîtrise de soi et, par extension, d'une dépendance. Ainsi, Victor en venait à fuir ses collègues, craignant qu'ils s'aperçoivent de son état: *«il suffit de serrer la main à un homme pour qu'il sente qu'on est alcoolique.»*

De nombreux témoignages mettent en avant non seulement la perte de maîtrise physique mais surtout l'état de dépendance à l'égard du conjoint à laquelle cette perte conduit: *«je me suis levé pour aller aux waters dans la nuit. Et impossible d'aller me recoucher. Et je tremblais de partout. J'avais peur de tomber par terre. Martine, elle me tenait, tellement que je tremblais. C'est ces crises-là qui m'ont décidé à aller à la clinique»* (maçon, 50 ans). A travers l'évocation de sa dépendance vis-à-vis de l'alcool, le buveur laisse apparaître un autre objet de souffrance: sa dépendance vis-à-vis de l'Autre, en particulier du conjoint. *«Quand on est alcoolique, on est complètement diminué, parce qu'on peut plus faire des efforts comme avant»*, se souvient un ancien buveur. L'accent est mis ici non seulement sur la perte de ses capacités,

⁴ Cet exemple montre que le regard de l'Autre n'est pas nécessairement déclencheur d'une volonté de «s'en sortir». Il peut au contraire engendrer la honte, sentiment propre à enfoncer le malade dans sa conduite pathologique.

mais surtout sur le fait qu'il n'a plus les capacités de l'homme qu'il était, de l'homme de son âge: *«on se sent énormément vieillir d'un seul coup»*, explicite un autre. Etre alcoolique, c'est être un homme ou une femme qui n'a plus les qualités propres à son âge. Le processus de vieillissement incriminé est à la fois symptôme et conséquence de l'état d'alcoolique. De la même façon, la guérison et le passage de l'état d'alcoolique à celui de buveur guéri équivaut à la récupération des qualités de son âge. Un jour, lors d'une réunion du groupe, plusieurs membres de la section s'accordent pour déclarer à Marceline: *«t'es vraiment mieux, tu sais, t'es une nouvelle femme. Surveille-là, Etienne, hein, parce qu'elle rajeunit!»*

La station debout est plusieurs fois évoquée par les sujets comme étant celle de l'homme digne, en pleine possession de ses capacités, rattachant implicitement l'impossibilité de se lever ou le fait de tomber à l'expérience sociale de la chute évoquée plus haut. Divers récits présentent l'état physique dans lequel l'alcool conduit comme un état dégradé, ou un état de déchéance physique: *«je me lavais plus! Là, ça fait trois mois que je bois plus, je tremble plus, j'ai de l'appétit, je suis plus nerveux, et pis je me relave maintenant!»*

Dans l'ensemble, l'état d'alcoolique se traduit, aux yeux des buveurs, par la perte de leur caractère d'individu autonome et accompli: *«je tremblais tellement qu'elle était obligée de m'habiller. J'étais même plus capable de m'habiller tout seul»* (magasinier dans une grande surface, 40 ans). L'alcoolique est celui qui a perdu ses facultés d'être humain accompli, celui qui est passé brusquement au stade de vieillard grabataire ou qui est retourné au stade d'enfant dépendant de sa mère.

Parmi les capacités perdues figurent également les capacités morales, celles de l'individu responsable de ses actes. En témoignent ces propos d'une ancienne alcoolique reconnaissant la grande vulnérabilité dans laquelle l'alcool l'a placée: *«une femme alcoolique, c'est terrible, parce qu'elle devient le jouet des hommes comme un rien»*, confie-t-elle avec amertume.

Ce sentiment d'être dépossédé de ses capacités d'adulte se double de celui d'avoir perdu ses qualités personnelles, de n'être plus soi. Lorsqu'il décrit son état de dégradation, l'alcoolique se présente volontiers comme un être ayant perdu le sens des valeurs, affichant un comportement vil: *«je buvais tout mon argent. Je gardais des gosses, j'ai même gardé des chiens pour pouvoir vivre. Mais je buvais tout. J'allais jusqu'à manger le goûter des enfants tellement j'avais faim!»* Mais en même temps les buveurs invoquent l'alcoolisme pour expliquer

la vilénie de leurs actes et se déclarer irresponsables: *«c'est l'alcoolisme qui m'a amenée à la prostitution, c'est la misère morale où j'étais»* (ancienne prostituée).

Le sentiment de «n'être plus soi» sous l'emprise de l'alcool se retrouve de façon très généralisée dans les propos des anciens alcooliques, hommes et femmes: *«mentalement, on n'est plus soi-même»* (manutentionnaire, 30 ans). *«J'étais une loque, je crachais sur la table. Aujourd'hui, j'ai complètement changé, c'est le jour et la nuit»* (gardien, 45 ans). *«On ne sait plus ce qu'on fait, on ne vit même pas. J'ai eu mes beaux-parents qui sont venus nous voir à Paris, je ne m'en suis même pas rendu compte! Je ne me suis pas occupé d'eux comme j'aurais dû le faire si j'avais été conscient de leur venue»* (employé, 38 ans). L'alcoolique a des relations sociales et familiales perverses: il n'a plus le sens de ce qui se fait dans le cadre de relations sociales saines. A ses propres yeux, il se caractérise par son incapacité à discerner ce qui se fait de ce qui ne se fait pas, à dissocier le bien du mal (sur le plan moral et social), disposition dont les signes sont autant de symptômes de sa maladie. L'altération de son état de conscience équivaut à l'altération de ses qualités humaines: *«je me rendais compte de rien, j'étais plus un homme normal.»*

Le sentiment de n'être plus soi se traduit par les nombreuses allusions au fait que les alcooliques mentent. Le mensonge est présenté comme une sorte d'effet secondaire de l'alcoolisme: *«alors là, on est menteur et tout ce qu'on veut! On n'est plus nous-mêmes»* (livreur, 40 ans). *«Moi, je trichais sans arrêt, je me rappelle quand je mettais du Doliprane dans les tubes d'Espéral⁵»* (gardien, 48 ans). *«Le mensonge, au début, c'est volontaire: on ment pour cacher qu'on boit parce qu'on ne veut pas que ça se sache. Après, ça devient un automatisme, on ment sans s'en rendre compte.»* Conséquence de l'alcoolisme, le mensonge est en même temps perçu comme l'un de ses symptômes: Germaine, après un an d'abstinence, retourna, inquiète, consulter son médecin et lui déclara: *«docteur, je mens encore!»*

Ce nouvel être qu'est devenu l'alcoolique est éventuellement présenté sous les traits d'un monstre: *«moi, quand je buvais, je suis d'un tempérament assez calme, hein, ben quand je buvais, j'étais plutôt d'un tempérament explosif et très méchant. J'ai failli tuer ma mère et*

⁵ Comprimé fréquemment prescrit aux alcooliques après un sevrage et dont l'absorption rend toute consommation ultérieure d'alcool extrêmement désagréable.

étrangler ma grand-mère! L'alcool, ça rend fou! J'étais fou furieux à une époque! Maintenant j'ai changé, les gens qui m'ont connu quand je buvais, qui me voient maintenant, ils voient la différence!» On retrouve ici la parabole de *Docteur Jekyll et M. Hyde*, souvent évoquée par les membres des groupes d'anciens buveurs. Il y a toujours passage d'une nature positive à une nature négative (ici: sa vraie nature est «calme», elle devient «explosive» quand il boit).

L'état alcoolique est souvent associé à un état agressif, violent. L'alcoolique se caractérise alors par une modification de son comportement social: *«j'étais agressif. La moindre chose, la première réflexion, j'explosais.»* Les hommes, anciens alcooliques, se décrivent volontiers sous les traits d'un être féroce, aux confins de l'animalité. Le portrait qu'ils font d'eux-mêmes les présente sous les traits de la violence, de la force ou de la brutalité, même lorsqu'ils n'ont pas eux-mêmes directement souvenir de leurs actes⁶: *«après j'ai fait des crises de délirium tremens. Je voyais des singes, je voyais des serpents; il paraît que je voyais des serpents qui montaient le long de la nappe quand je mangeais et puis je les prenais et je les balançais dehors. Enfin, moi je me rappelle de rien. Il y avait ma frangine et il y avait un docteur qui étaient là, je partais en courant dans le bois après les singes. Il paraît que je leur jetais des pierres. Alors à la suite de ça, j'ai été hospitalisé à Orsay. On m'a emmené de force. Le médecin, il avait dit à ma frangine: "avec ça on endormirait un cheval" et il m'a fait la piqûre; il paraît qu'il était dix heures du soir et que je remuais encore les meubles! Alors bon, quand il a vu que ça se passait pas, ils ont appelé les pompiers.»* Ici, le buveur rappelle qu'il a fait l'objet d'un traitement identique à celui que l'on pourrait administrer à un cheval. S'il y a évocation d'un animal, ce n'est pas n'importe lequel: le cheval est réputé fort et résistant, comme en témoigne l'expression «remède de cheval». Le fait de rapporter les propos du médecin permet au buveur celui de signifier à la fois la force (une force animale) et la sauvagerie qui le caractérisaient en tant qu'alcoolique.

La présentation de l'alcoolique obéit à un processus d'animalisation. Cette animalisation se retrouve également dans des épisodes visant à signifier la perte de dignité attachée à la dépossession de ses moyens physiques. Denis (agent de nettoyage, 42 ans) rappelle sans cesse le

⁶ Le choix de ce qui est raconté, sélectionné parmi les souvenirs des autres, n'est toutefois pas anodin.

jour où, atteint d'une polynévrite consécutive à son alcoolisme, il a dû rentrer chez lui «à quatre pattes», ne pouvant plus marcher, et où des habitants de son H. L. M., le voyant arriver, lui ont demandé de leur fenêtre s'il s'était arrêté à tous les becs de gaz. L'impossibilité de marcher debout désigne non seulement la perte de son indépendance⁷, mais également le rabaissement à l'état d'animal. La station debout est la station de l'homme digne, de l'homme en pleine possession de ses moyens.

Bien que les changements de comportements ne soient pas l'apanage de l'homme alcoolique et que les femmes fassent également état de leur agressivité, elles font plus fréquemment référence à une déchéance physique passive, soit qu'elle se traduise par une sorte de laisser-aller, soit par une forme de léthargie⁸. Si l'on a pris le soin de préciser que ces notions de bien et de mal sont autant associées au registre social qu'au registre moral, c'est parce qu'il n'est pas rare que les buveurs dénoncent leurs défaillances à assumer le rôle qui est le leur dans la famille ou dans la société: *«je faisais plus le ménage, je me foutais de tout!»* (employée de mairie, 35 ans). A noter que le laisser-aller est plus fréquemment évoqué par les femmes tant sur le plan de leur apparence physique que sur celui de leur rôle social de maîtresse de maison.

La définition de son conjoint comme alcoolique

Tout comme les anciens buveurs, leurs conjoints font allusion au mensonge permanent et à la tromperie constante auxquels se livrent les alcooliques: *«l'alcoolique, il a la manie du mensonge!»* (artisan,

⁷ «Symbole d'indépendance et de liberté, quand les jambes sont touchées, le reste ne tarde pas à l'être», écrit Le Caisne (1992) à propos des personnes âgées.

⁸ Nous ne considérerons pas ici les effets objectifs de tel ou tel alcool sur l'organisme, pas plus que nous ne rattacherons ces discours aux effets différentiels de l'alcool sur l'organisme masculin ou féminin, non seulement parce que cette question n'entre pas dans le champ de nos compétences, mais également parce que ce qui nous intéresse ici est de savoir ce que les sujets retiennent de ces effets. Ainsi, lors même que Raymonde était véritablement agressive avec ses proches, c'est son aspect léthargique qu'elle évoque ici, et qui sera rapporté par son conjoint. A l'inverse, c'est la passivité que stigmatise en lui Michel, maçon, qui ne buvait que du vin blanc: *«Physiquement, j'étais toujours fatigué, j'avais toujours envie de dormir.»* C'est donc la manière dont les sujets construisent le comportement ou l'état alcoolique qui est analysée ici et non la réalité de ce comportement ou de cet état.

50 ans). Mais c'est toujours pour en déduire et expliquer le climat de méfiance qui existe dans le couple: lors des rechutes de son épouse, Marc emporte toujours son sac avec lui lorsqu'il se rend aux toilettes, craignant qu'elle ne profite de l'occasion pour lui dérober de l'argent en vue d'acheter de l'alcool en son absence.

Chez les conjoints, la caractérisation de l'alcoolique passe fréquemment par le repérage de signes, l'identification de traces: *«ça se voyait, ça se sentait.»* Le regard, l'odeur, la poignée de main, sont évoqués comme autant de symptômes. Ce sont «ses colères et son odeur d'alcool» qui ont permis à Karine de se rendre compte que son mari buvait. L'odeur est la marque, la trace tangible de la présence de l'alcool, de même que le regard, associé à une modification du comportement: *«je le trouvais bizarre et puis j'allais avec lui chez le docteur et je lui expliquais, je lui disais: "écoutez, c'est quand même bizarre, mon mari, regardez les yeux qu'il a". Julien, il me disait: "c'est mes médicaments qui me rendent malade". Et puis quand même après, ça m'inquiétait parce qu'il avait les yeux dans le vague, jusqu'au jour où quand même j'ai commencé à avoir des doutes mais tard, tard! parce que j'ai toujours cru que c'était ses médicaments qui le rendaient malade»* (serveuse, 40 ans). L'ensemble des propos recueillis laisse apparaître que le regard de l'alcoolique est beaucoup plus fréquemment évoqué par le conjoint que le tremblement de ses membres, contrairement à ce que celui-ci semble redouter le plus.

«J'ai commencé à penser qu'elle buvait parce qu'elle n'avait pas le même regard. Il y avait des moments, il y avait des regards et surtout à la fin où il y avait ... quand elle me regardait ... de la méchanceté, une volonté, une envie de me faire mal, c'est l'impression que j'avais; elle me rappelait justement un de mes oncles qui était mort d'alcoolisme, qui était forgeron, il balançait le marteau d'un bout à l'autre de la pièce; un marteau de forgeron sur ses enfants. Ben j'avais l'impression que, elle, si elle avait un marteau sous la main, elle pouvait faire la même chose» (employé, 50 ans). Ici, le regard est très immédiatement associé au comportement agressif, «méchant» du buveur, qui est également un élément de caractérisation fondamental de l'alcoolique: *«il était devenu acariâtre, c'est là que je m'en suis rendu compte»* (femme de ménage, 55 ans).

Ainsi retrouve-t-on l'idée, développée par les buveurs eux-mêmes, que l'alcoolique est caractérisé par la méchanceté et que celle-ci est inhabituelle puisqu'elle est liée à la forte alcoolisation du buveur. Cependant, on ne sait si cette méchanceté est l'autre face d'un même

homme ou si elle est le fait d'un autre homme: *«moi, ce qui m'a frappé le plus, chez Albert, c'est le dédoublement de la personnalité. Il y a deux personnes, il y a deux êtres en un seul»* (hôtesse d'accueil, 37 ans). L'être transformé par l'alcool est en quelque sorte un être en négatif, dont les aspects sont inversés, telle une épreuve photographique. *«Quand il avait bu, ce n'était plus du tout le même homme! De toutes façons, tous ceux que j'ai connus qui buvaient, ils sont pas du tout eux-mêmes! L'euphorie de l'alcool, je ne sais pas, ça les rend ou violents ou mous! Bernard, ça le rendait plutôt mou, mais là, de toute façon, on n'a pas du tout le cœur à faire l'amour avec un homme qui boit, hein!»* (employée, 40 ans). *«Enfin depuis qu'il ne boit plus, bon il est gentil, il est ... c'est vrai. C'est quand même un autre homme. Il est dynamique et puis il est courageux»* (commerçante, 50 ans). *«Il était méchant, alors qu'il est gentil, c'est pour ça que des fois on se dit: "est-ce qu'on n'a pas rêvé!"»* (serveuse, 45 ans). *«D'habitude, c'est quelqu'un de doux, ben il était devenu violent!»* (vendeuse, 45 ans).

L'alcoolique est donc très généralement défini par le conjoint à travers son comportement, et tout particulièrement à travers sa violence: *«il a failli me tuer avec un couteau. Une autre fois que j'avais caché tous les couteaux, il m'a menacé avec une carabine»* (femme de ménage, 48 ans). *«Il voulait nous étrangler. Ils sont violents, il y en a, ça les rend méchants! Alors ben je suis partie, j'ai pris ma fille, ma valise, j'ai prévenu l'école comme quoi je partais, j'ai été au commissariat de police pour dire que je partais. Il disait toujours que si il me retrouvait, il me ferait la peau et puis, c'est vrai, il aurait tué tout le monde!»* (employée de bureau, 44 ans). Les modifications de comportement fonctionnent comme signes: elles sont le révélateur de la maladie. Toutefois, le conjoint découvre parfois la réalité grâce au comportement des autres à l'égard du buveur (ou du couple): *«au début je ne m'en étais pas spécialement aperçu, c'est venu petit à petit, la seule chose que je remarquais, c'est que les voisins me parlaient de moins en moins, ils disparaissaient de plus en plus, on se retrouvait tout seuls.»* La désignation du buveur comme «alcoolique» par les conjoints s'effectue donc parallèlement à la perception d'une modification soit dans le comportement de celui-ci (à l'égard de son entourage social ou familial) soit du comportement de l'entourage à son égard.

Les modifications de comportement sont mises sur le compte de dommages nerveux attribués à l'alcool: *«il avait les nerfs en pelote»* (couturière, 44 ans), *«ses nerfs en ont pris un coup, il avait des sautes d'humeur, il s'énervait pour un rien!»* (serveuse, 42 ans), et sur le

compte de l'altération de l'état de conscience qui en est résulté. Cette altération de la conscience est volontiers présentée comme étant à l'origine de la perte du sens moral ou de ce que l'on pourrait appeler du sens social: *«il avait plus l'esprit de famille»* (femme de ménage, 48 ans).

La violence de l'alcoolique est parfois exprimée au moyen de termes habituellement utilisés pour décrire les comportements animaux: on parle de sa sauvagerie, de sa férocité, de son comportement déchaîné. Ici encore, la comparaison de l'alcoolique avec l'animal est très récurrente dans le discours des conjoints. Toutefois, l'imagerie animale ne se fait pas que par référence à la violence. Parlant de son mari qui, tous les soirs, rentre ivre à la maison, une employée de 50 ans déclare: *«Le lendemain matin, il est tout penaud, il veut se faire pardonner. Il m'amène le petit déjeuner au lit. C'est le chien qui vient chercher sa caresse!»* Cette animalisation procède d'une infériorisation, liée au fait que le conjoint perçoit désormais le buveur comme un être déchu de sa dignité d'homme, infériorisation également exprimée à travers le langage de l'infantilisation. Une conjointe commente la colère dans laquelle se trouve le buveur lorsqu'il est en manque: *«C'est comme l'enfant à qui on a enlevé ses jouets.»*

L'évocation de l'alcoolique par son conjoint met très fréquemment l'accent sur l'état de léthargie dans lequel l'alcool l'entraîne, sur sa passivité: *«quand je rentrais, elle était étendue sur son lit en me disant qu'elle était fatiguée, en dépression, que ça n'allait pas»* (employé, 55 ans). *«Tous les week-ends, j'appréhendais parce que quand je rentrais le soir, je disais "mon Dieu", il était complètement avachi avec cet alcool, complètement les yeux hagards»* (vendeuse, 48 ans). *«Il pouvait plus rien faire, tous les papiers, les factures, c'est moi qui les faisais, il était incapable de penser, de raisonner»* (caissière, 48 ans).

L'assimilation au règne animal se double d'une assimilation au règne végétal, à travers laquelle se lit l'infériorisation du buveur. C'est tout particulièrement le cas lorsque le conjoint met en cause le «laisser-aller» de la buveuse: *«elle faisait plus à manger, plus le ménage, plus rien de ce qu'elle aurait dû faire»* (ouvrier, 45 ans). *«Elle se laissait aller même sur elle, elle se lavait plus. Ça m'arrangeait de ne pas aller dans le lit»* (manutentionnaire, 42 ans). *«Parfois je préparais la cuisine, elle était dans le coin là, et paf elle s'écroulait là, alors que les enfants étaient à table»* (cadre moyen, 50 ans). *«Il avait le cerveau complètement ramolli»* (vendeuse, 42 ans). *«Francine, elle était toujours fatiguée, elle refusait toute responsabilité et elle faisait plus rien à la maison. Quand*

je rentrais, elle disait: "bon, je vais me coucher, je suis fatiguée"» (magasinier, 38 ans).

Dans tous les cas, le comportement social du buveur est la première chose mise en avant par les conjoints: *«elle était devenue méchante. La méchanceté, ça se voyait dans son regard, c'est tout. A part ça, elle dormait. Elle était passive dans tout. Et ça, c'était une catastrophe, même au lit elle était passive! J'aurais pu lui faire n'importe quoi, elle dormait! Y'avait plus de vie!»* (employé, 48 ans). *«Il se comportait plus comme un père doit le faire»* (femme de ménage, 48 ans). Révélé par son comportement social et par ce qui en fournit les indices, l'alcoolique est ici encore celui qui a perdu les caractères de l'humanité.

Du discours des buveurs à celui des conjoints

On pourrait à ce stade repérer de légers infléchissements dans les discours respectifs des alcooliques et de leurs conjoints, marquant leur implication différente dans l'expérience de la maladie. Ainsi, dans leur discours, les buveurs soulignent que l'état d'alcoolique les a conduits à perdre leurs *capacités* humaines et cette perte est essentiellement exprimée à travers leur corps (tremblements, dépendance physique, impossibilité de se tenir debout, non-maîtrise de soi). En revanche, dans le discours des conjoints, l'alcoolique est celui qui a perdu ses *qualités* humaines d'être moral et social, perte révélée essentiellement à travers son comportement. La diversité de ces représentations est liée à la diversité des expériences des uns et des autres à l'égard de la maladie. En effet, les buveurs ont fait l'expérience de l'alcoolisme *dans leur corps* alors que les conjoints ont fait cette expérience *dans la relation* (à l'Autre).

Si l'on tente à présent de recouper les représentations des buveurs et celles des conjoints, il apparaît très clairement que l'alcoolique est celui qui n'est plus ce qu'il était (les modifications de son comportement se doublant d'une transformation de son être). Sont évoquées sa «violence», sa «méchanceté», etc., par opposition à ce qu'il était auparavant: «doux», «gentil». Cette opposition est exprimée sur différents plans: une conjointe déplore ainsi le fait que son mari est devenu «paresseux» quand il était alcoolique alors que c'était auparavant un être «travailleur» et «courageux». Le caractère de l'alcoolique est vu comme le résultat d'une inversion de celui qu'il avait *naturellement* avant. On retrouve l'idée de perte (ici: perte de sa nature véritable).

L'ensemble des traits qui caractérisent l'alcoolique l'assimilent à un *autre règne* (au monde de l'animalité ou au monde végétal) ou à un *autre âge*, biologique et social (le monde de l'enfance ou le monde de la vieillesse), le devenir-vieux ou le redevenir-enfant du buveur résultant d'une déchéance par rapport au stade d'être humain accompli.

Les caractères de la déshumanisation s'objectivent principalement par des attitudes évocatrices des mondes animal et végétal. Comme il a été signalé en introduction, les sujets tendent à faire la confusion entre ivresse et alcoolisme et les caractères de la personne ivre sont volontiers retenus par eux pour qualifier l'état pathologique de l'alcoolique. C'est pourquoi il nous semble nécessaire ici de traiter ensemble, comme un matériau homogène, les représentations de l'individu ivre et celui de l'alcoolique, même si dans d'autres contextes, ces représentations sont totalement hétérogènes⁹. Si l'homme ivre est plus volontiers identifié à l'animal à travers sa «férocité» et la femme ivre de préférence associée à la vie végétale à travers sa passivité, cette assimilation aux mondes animal et végétal désigne, dans tous les cas, l'état de déshumanisation, autrement dit de mort à l'état humain, des sujets alcooliques.

Ces deux catégories (monde animal et monde végétal) apparaissent également dans les représentations du fou telles que les a étudiées Denise Jodelet (1989) auprès de nourriciers¹⁰. Pour ceux-ci, note Jodelet, «l'individu est ramené à sa seule dimension biologique: le malade semble ne connaître qu'une vie végétative, régie par des besoins élémentaires: bien manger, bien dormir. Le corollaire de cet état est l'inaction». Et devant des réflexions de nourriciers telles que: «*ils sont couchés sur le bord de la route, ils vivent un peu comme des bêtes. [...] Ils font rien. Ça boit, ça dort, ça mange*», elle commente: «le malade est plus proche de l'animal que de l'homme» (Jodelet 1989: 238).

Toutefois, dans le cas des alcooliques, la référence au monde animal ne se fait pas par identification avec le monde végétal sur la base d'une commune sujétion aux seuls besoins biologiques, mais en liaison avec l'idée que le buveur obéit à des pulsions donnant lieu à des *conduites*. Tandis que dans la folie, le malade bascule dans l'animalité car il est «livré à la domination des nerfs, eux-mêmes privés d'une commande cérébrale» (Jodelet 1989: 242), l'alcoolisme jette le malade dans

⁹ Les représentations de l'ivresse dans un contexte non pathologique ont été très bien étudiées par Nahoum-Grappe (1991).

¹⁰ Particuliers prenant en charge des malades.

l'animalité en *changeant* le caractère (la nature) de l'individu. L'alcool et son alchimie particulière, tel un breuvage magique et maléfique, transmue l'individu en son contraire et troque son identité contre une altérité.

Une nombreuse littérature atteste que la boisson entraîne des comportements spécifiques, liés à la modification de l'état de conscience, et par conséquent différents de ceux qui sont normalement observés chez un individu. C'est même, parfois, la raison d'être de cet enivrement. Dans la description des rituels d'enivrement faite par les chroniqueurs espagnols dans les populations indiennes d'Amérique hispanique, rapportés par Carmen Bernand, il est remarquable que, parmi les Indiens ivres, certains changeaient d'identité et se donnaient un nouveau nom¹¹.

Toutefois, l'alcoolique n'est pas seulement perçu comme *différent* de ce qu'il était mais comme *son contraire*. Si l'alcoolique acquiert une nouvelle nature sous l'effet de l'alcool, qu'en est-il de cette nature? L'alcool révèle-t-il la véritable nature du buveur comme le laisse entendre le proverbe¹² ou l'occulte-t-il en la pervertissant?

Dans ses *Mythologies*, Barthes (1958) fait référence à l'altérité et même à l'inversion induites par la consommation de vin: «Le vin est une substance de conversion, capable de retourner les situations et les états et d'extraire des objets leur contraire: de faire par exemple, d'un faible un fort, d'un silencieux, un bavard». Si cette assertion est sans doute également vraie pour tous les alcools, il convient de noter que, en ce qui concerne l'alcoolique (autrement dit lorsque l'alcoolisation du buveur est perçue et *conceptualisée* comme maladie), ce n'est pas seulement *le contraire* que l'alcool est supposé produire, mais le contraire *en négatif*. Ainsi a-t-on pu entendre un conjoint dire: «*d'habitude, il ne parle pas beaucoup quand il est à jeun, là il parle sans arrêt, il se*

¹¹ Bernand 1986.

¹² Citant un article rédigé par un médecin en 1830 sur l'ivrognerie, article dont le but est de montrer que l'ivrogne est juridiquement irresponsable de ses actes, Carmen Bernand fait remarquer la disparité des comportements sur laquelle repose la nosologie: «Dans certains cas, étayés par des témoignages concrets de buveurs, l'alcool est un révélateur de la personnalité et fait ressortir les traits dominants du caractère: *In vino veritas*, dit le proverbe bien connu. Dans d'autres cas, l'ivrogne oublie tous ses rapports avec l'univers et perd entièrement la conscience de ses actes» (Ch. Roesch, 1838, «De l'abus des boissons spiritueuses», *Annales de l'hygiène et de la médecine légale* XX: 5-90 et 241-346, cité par Bernand 1985).

défole, je n'en peux plus, il me rend folle», et un autre: *«avant elle ne disait rien. Maintenant, elle discute et tout, elle est vraiment bien.»* Le changement apparu sur le plan de la prise de parole est perçu comme positif ou négatif selon le contexte dans lequel il intervient. Il y a inversion de la nature considérée comme la vraie nature, perte de la nature originelle positive et passage d'une «bonne nature» (les sujets parlent également d'un «bon naturel») à une «mauvaise nature» ou à une «contre-nature» (inversion).

L'alcoolique est donc un autre être, inversé par rapport à sa nature originelle. La perte de ses caractères humains en est à la fois la condition et la conséquence. Le buveur passe de l'état de consommateur à celui d'alcoolique lorsqu'il passe de l'état d'humain à l'état de non-humain. Le discours sur ce qu'est l'alcoolique se présente ainsi comme la description d'un processus de déshumanisation, ou d'une perte d'humanité. Mais il y a plus: avec l'alcoolique, il y a à la fois passage d'une «bonne nature» à une «mauvaise nature», c'est-à-dire inversion sur le plan du caractère, et passage de l'état de *culture* à l'état de *nature*, c'est-à-dire animalisation de l'alcoolique. Violence, férocité, déplacement «à quatre pattes», inconscience, sont autant de figures de la déchéance évoquées par les sujets, consécutifs à la perte des caractères humains que sont les rôles sociaux (le «savoir-vivre», «l'esprit de famille», la maîtrise de soi, la capacité de raisonner). L'alcoolique devient celui qui a perdu les acquis de l'humanité (tenue, station debout, sens moral, réflexion, etc.).¹³

Avec l'assimilation de l'alcoolique à l'animal, on rejoint dans une certaine mesure les représentations de l'alcoolique produites par le XIX^e siècle. En effet, si l'on se reporte au *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*, du Dr. B. A. Morel (1857), on s'aperçoit qu'un certain nombre de traits communs caractérisent la notion de dégénérescence telle qu'elle était définie au siècle dernier et celle de déchéance à laquelle les buveurs et leurs proches font aujourd'hui référence. La dégénérescence est conçue par Morel (1857: 4) comme une «déviations malade du type normal de

¹³ Dans un contexte considéré comme non pathologique, la consommation d'alcool rituellement organisée (dans les sociétés indiennes par exemple) est au contraire la voie d'accès à un état supra-humain, l'alcool rendant apte à communiquer avec le monde de la sur-nature, ou conférant à son consommateur des caractères supra-humains. Dans les deux cas, l'alcool est l'instrument permettant le passage entre les différents registres: culture, nature et sur-nature.

l'humanité». Elle est «le résultat d'une influence morbide, soit de l'ordre physique, soit de l'ordre moral». La perte des caractères humains, aux plans physique et moral soulignés plus haut, entre parfaitement dans cette définition.

La notion de dégénérescence inclut toutefois un discours sur le caractère héréditaire de cette perte, que l'on ne retrouve pas chez nos informateurs. La théorie de la dégénérescence alcoolique infère une mise en relation entre l'alcoolisme et l'anéantissement futur de la race qui n'apparaît guère ici. Pour Morel, sous l'influence du toxique, «il se produit des perversions si grandes dans les fonctions du système nerveux qu'il en résulte de véritables dégénérescences» (1857: 47). Dans le cas de l'alcoolisme, la dégénérescence par intoxication entraîne «la dépravation du sens moral», il évoque les «passions mauvaises qui bouleversent le cœur humain» (1857: 56), inséparables de la dégradation physique de l'organisme, «la perversion complète de l'intelligence et des sentiments» (1857: 80), autant de «monstruosités morales et physiques» dont les influences héréditaires sont, selon lui, caractéristiques. «L'abolition de tous les sentiments moraux»¹⁴ notée par Morel le conduit à écrire: «On dirait qu'il ne reste chez ces êtres abrutis aucune distinction du bien et du mal» (1857: 110). La parabole de *Docteur Jekyll et M. Hyde*, et l'idée de la coexistence des forces du bien et du mal en l'homme est sous-jacente. Pour Morel, la classe dégénérée par excellence est le prolétariat industriel. La déchéance de cette classe réside dans «les mauvaises tendances» de l'homme, et le seul traitement préventif de ces «véritables maladies de l'ordre moral» que sont les dégénérescences est la moralisation des masses (cf. Nourrisson 1990: 214). Toutefois, Morel (1857: 131) ajoute: «il est important au point de vue de la médecine légale, de bien établir que tous les maux qu'entraîne l'abus des spiritueux ne doivent pas être exclusivement attribués à la perversité de la nature humaine, et que dans certaines situations pathologiques, l'homme est irrésistiblement poussé à commettre des actes, que l'absence de liberté morale soustrait seule à l'action de la loi». On retrouve ici en filigrane ce que *Vie Libre* reprendra à son compte, comme on le verra plus bas.

¹⁴ Chauvaud (1991) note que la conception anthropologique-psychiatrique de la dégénérescence mentale (telle qu'elle fut diffusée par Morel en 1857) retient les «indices psychiques» que sont l'instabilité, l'irritabilité, l'impulsivité, l'inaffectivité, l'immoralité, bref tout ceux qui touchent les sentiments, l'intelligence et le caractère.

Conclusion

Comme on l'aura compris à la lecture de ce qui précède, il ne s'agit pas ici de proposer une nouvelle définition de l'alcoolisme et de l'alcoolique mais de cerner le système symbolique qui sous-tend la perception de l'alcoolique par les personnes étudiées et leurs proches. La définition de l'alcoolique par les intéressés situe le malade dans ses relations à l'Autre et au monde. Lorsque sont exprimés les désordres physiologiques associés à la maladie, c'est toujours soit pour les resituer dans le regard de l'Autre, soit pour les référer à un comportement social. En définitive, la limite entre le consommateur normal et l'alcoolique ou entre norme et pathologie se construit par référence aux critères de l'humanité et se superpose à la frontière entre humanité et animalité.

On a vu que l'alcoolique était celui dont la nature était modifiée, mue en son contraire. Mais est-elle révélée ou au contraire faussée, pervertie par l'alcool? Quelle est donc sa véritable nature? Chez les sujets, l'ambiguïté est entière. Si certaines résonances de leurs représentations avec la parabole de *Docteur Jekyll et M. Hyde* militent en faveur de l'idée d'une présence intrinsèque du mal en l'homme, ils tendent néanmoins à se représenter cette nouvelle nature comme une fausse nature, tout comme est faux l'univers dans lequel s'enferme l'alcoolique et dont l'illustration est le mensonge permanent, dénoncé tant par les anciens buveurs que par leurs conjoints. De même que l'alcoolisme oblitère la vraie nature de l'individu, il empêche le buveur d'avoir une parole vraie. La vérité est dissimulée, tout comme l'alcoolique lui-même se dissimule, dissimulation emblématisée par la cave dans laquelle il cache ses bouteilles et où il descend pour boire. A l'abri des regards, la cave (qui peut être aussi bien un hangar, un garage, une remise ou un atelier) est l'inscription spatiale de la déchéance dans le discours des conjoints: la déchéance (telle une descente aux enfers) s'actualise dans la cave dont l'évocation renvoie à l'image de la chute.¹⁵

Comment le mouvement *Vie Libre* intègre-t-il ce discours et surtout comment concilie-t-il la perception de l'alcoolique sous l'emprise du mal en lui et sa théorie de l'alcoolisme selon laquelle le malade est

¹⁵ On est loin ici de la cave, lieu de l'initiation des jeunes en Vendée et donc lieu de l'ascension au rang d'homme (cf. Hongrois 1989).

victime d'une maladie sociale? Il est frappant à cet égard de constater que *Vie Libre* se charge d'intégrer ces discours pour les recadrer et les reformuler dans ses propres termes, en fonction de ses propres valeurs. *Vie Libre* a ainsi donné à un corps de représentations largement généralisé une traduction spécifique en termes de relèvement et de libération présentant l'individu aliéné à l'alcool comme l'esclave enchaîné, dépossédé de sa dignité d'homme. La revue *Libres* préconise la réhumanisation que doit permettre la guérison de l'alcoolique, comme en témoigne le titre d'un de ses articles: «La marche en avant pour l'être humain»¹⁶. *Vie Libre* retraduit ainsi suivant les termes de sa doctrine (politique et philosophique) les notions de maladie et de guérison alcooliques. Si la maladie est le résultat d'une déshumanisation, seule la lutte sociale peut permettre la guérison du buveur et la réappropriation de sa dignité d'homme. Lutter contre l'alcoolisme, contre l'aliénation, contre l'esclavage, c'est lutter contre une déshumanisation. A la question posée par la diversité de ces représentations, à savoir quelle est la véritable nature de l'alcoolique (l'alcool dévoile-t-il ou pervertit-il l'individu?), *Vie Libre* répond tacitement: la vraie nature de l'homme est anéantie par la société et l'alcool qui l'aliènent. Le mal n'est pas *en* l'homme¹⁷, c'est un mal venu du dehors, qui pénètre le corps du malade: avec l'alcool, il entre dans son sang. Le mal est extérieur, social, il est l'ennemi qui corrompt. La théorie de l'alcoolisme développée par *Vie Libre* et la stigmatisation des causes externes, sociales, qu'elle comporte, se nourrit des conceptions partagées par une partie du mouvement ouvrier européen de la fin du XIX^e siècle, pour qui l'alcool est utilisé par l'ennemi des classes ouvrières pour les corrompre (Bimmer 1991)¹⁸. Pour *Vie Libre*, l'alcool est le breuvage qui vient falsifier, anéantir la véritable nature de l'homme. De la dégénérescence morale, on est passé à la déchéance sociale: ici, ce n'est pas la race qui est menacée mais l'être humain comme homme libre.

¹⁶ Cf. *Libres* 185, janvier 1991.

¹⁷ L'homme n'est pas cet animal qui dort, réveillé par l'alcool (à l'instar du breuvage révélateur ingurgité par M. Hyde).

¹⁸ Je remercie Christian Bromberger de m'avoir communiqué ce texte.

Résumé

L'article porte sur la manière dont d'anciens alcooliques et leurs conjoints, aujourd'hui membres d'une association d'anciens buveurs (*Vie Libre*), caractérisent l'état de malade alcoolique. La question qui se pose est de savoir, à partir de leur propre expérience de la maladie, quels sont les critères retenus par d'anciens consommateurs d'alcool pour signifier leur état d'ancien alcoolique et quels sont ceux sur lesquels se fondent leurs conjoints pour rendre compte de l'état pathologique du buveur. Où se situe la frontière entre le consommateur normal et le malade dans leurs représentations? Qu'est-ce qui leur permet de dire qu'elle a été franchie?

Dans l'ensemble, les traits qui caractérisent l'alcoolique et son passage dans le registre de la pathologie l'assimilent soit à un *autre règne* (au monde de l'animalité ou au monde végétal), soit à un *autre âge* biologique et social (le monde de l'enfance ou le monde de la vieillesse), la maladie se définissant alors par une déshumanisation ou une perte des caractères d'être humain accompli. Deux logiques se lisent au travers de ces caractérisations, celle d'un passage de l'état de *culture* à l'état de *nature* et celle du passage d'une *bonne nature* à une *mauvaise nature* ou à une *contre-nature* (inversion). Au total, la détermination de l'alcoolique par les sujets situe le malade dans ses relations à l'Autre et au monde. Et lorsque sont exprimés les désordres physiologiques associés à l'alcoolisme, c'est toujours pour les resituer dans le regard de l'Autre ou pour les référer à un comportement social.

Zusammenfassung

Der Artikel untersucht die Art und Weise, wie ehemalige Alkoholiker und die Menschen ihres Umfelds – jetzt in einer Vereinigung zusammengeschlossen – den Alkoholismus als Krankheit definieren. Die Frage lautet, nach welchen Kriterien der Alkoholiker selbst und nach welchen sein Umfeld die Krankheit erlebten. Wo liegen die Grenzen der Erfahrung zwischen dem normalen Alkoholkonsumenten und dem pathologischen Trinker? Wie lassen sich Grenzüberschreitungen definieren?

Generell beschreibt der Alkoholiker die Grenzüberschreitung zum Pathologischen einerseits als Weg in die Domäne des Tierischen oder des Vegetativen, andererseits aber auch als Weg in eine andere

biographische Zeitspanne: die Kindheit oder das Alter. Die Krankheit definiert er als Entmenschlichung oder als Verlust jener Eigenschaften, die den Menschen ausmachen. Daraus lässt sich eine doppelte Logik ablesen: der Übergang von Kultur zu Natur sowie der Übergang von der «guten» Natur zur «bösen» Natur, zu einer Gegen-Natur also. Die dem Alkoholiker Nahestehenden hingegen erleben die Krankheit in erster Linie im physiologischen Erscheinungsbild und möchten den Alkoholiker in den Augen der Gesellschaft rehabilitiert, sozial wieder eingegliedert und geachtet sehen.

Bibliographie

BARTHES Roland

1958. *Mythologies*. Paris: Seuil. (Pierres vives)

BERNARD Carmen

1985. «De l'ivrognerie à l'alcoolisme». *Informations sociales* (Paris) 8: 24-29

1986. «De la rébellion à la pathologie: ébauche d'une anthropologie de la boisson». *Antropologia medica* (Brescia) 2: 19-25

BIMMER Andreas C.

1991. «German folklore and the study of alcohol». *International folklore review* (London) 8: 60-71

CHAUVAUD Frédéric

1991. «Les figures du monstre dans la seconde moitié du 19ème siècle». *Ethnologie française* (Paris) 21/3: 243-253

FOUQUET Pierre

1951. «Réflexions cliniques et thérapeutiques sur l'alcoolisme». *Evolution psychiatrique* (Paris) 11: 231-251

HONGROIS Christian

1989. «Des caves et des hommes en Vendée». *Terrain* (Paris) 13: 29-41

JODELET Denise

1989. *Folies et représentations sociales*. Paris: PUF. (Sociologie d'aujourd'hui)

LE CAISNE Léonore

1992. «Mémoire et destin». *Ethnologie française* (Paris) 22/1: 27-42

MOREL Benedict-Augustin

1857. *Traité des dégénérescences physiques, intellectuelles et morales de l'espèce humaine*. Paris: Baillière

NAHOUM-GRAPPE Véronique

1991. *La culture de l'ivresse: essai de phénoménologie historique*. Paris: Quai Voltaire. (Histoire)

NOURRISSON Didier

1990. *Le buveur du XIX^e siècle*. Paris: Albin Michel. (L'aventure humaine)